

cave en apprenant que dans la villa de Biérut on découvrit 160 vêtements — ou en apercevant Kons Tancin, banlieue de Varsovie, où étaient les luxueuses villas des dirigeants. Ce fut un élément important de la Révolution d'octobre. Lorsque l'hebdomadaire satirique « Szpilki » publia une description de la vie d'une femme de dirigeant, il ne provoqua pas seulement des rires — on serra les poings. Elle va à Jurata se reposer au bord de la mer, revient faire des amulettes à Varsovie puis repart à Zakopane aux sports d'hiver et revient pour partir à Paris., etc. Que devrait en penser l'ouvrière qui balaye les rues?

L'allure de ces bureaucrates, on peut encore la voir à l'« Hôtel Bristol » où logent les étrangers. Des « cadres » tchèques, allemands, etc., accompagnés de leurs « dames », en sont parfois de beaux échantillons: gros nouveaux riches alliant la grossièreté et le mauvais goût à une assurance épaisse, qui n'est même plus du cynisme.

\*\*

Les plans trop ambitieux, les disproportions entre les différentes branches de l'économie, la désorganisation inséparable de l'organisation bureaucratique, l'étouffement administratif combinés avec l'arbitraire et l'espionnage policier eurent comme résultats une productivité et un rendement du travail très bas et une qualité des produits moins que médiocre.

La basse qualité des objets, leur manque de fini peuvent se constater dans la vie de tous les jours, dans les maisons neuves, les installations de chauffage ou d'hygiène, dans les vitrines, etc... Les techniciens insistent sur le fait qu'une grande proportion des ouvriers de l'industrie sont venus depuis peu de la campagne et que leur qualification professionnelle est encore insuffisante.

Ce fait a certainement joué, mais quand on écoute les ouvriers et qu'on observe l'ensemble des conditions du travail on arrive vite à la conclusion que c'est le système bureaucratique avec ses résultats organisationnels et psychologiques qui en constitue la cause fondamentale.

J'ai déjà cité plus haut le système de la production « des fins de mois ». Cette pratique recouvre une règle plus générale qui s'énonce sous forme de mot d'ordre impératif et obsédant: « Réaliser le plan! ». Or, le plan était un plan quantitatif et « réaliser le plan » devenait produire tant d'objets. La qualité de ces objets n'entraînait qu'à peine en ligne de compte, l'essentiel était pour le bureaucrate de l'entreprise de pouvoir transmettre des formulaires victorieux aux bureaux supérieurs. Le résultat fut une proportion inouïe de produits défectueux et une qualité générale déplorable. On cite une usine de roulements à bille dont plus de 90 % (quatre vingt-dix pour cent) de la production était inutilisable — ou bien des stocks énormes de tissus invendables. Mais il y avait le nombre de caisses de « roulements » ou de mètres de « tissus » qui réalisaient le plan.

Et ceci était très général. Il en découlait naturellement un coût de production extrêmement élevé que la bureaucratie essayait d'abaisser par un redoublement de contrôle et de centralisation qui ne faisait qu'aggraver les effets du système. L'ensemble pesait sur le niveau de vie des travailleurs.

Mais ce système n'avait pas seulement des effets sur les conditions matérielles de vie. Il avait aussi un profond retentissement psychologique dans la classe ouvrière. La « construction du socialisme » devint une dérision. Il était flagrant que ce slogan recouvrait, camouflait la gabegie, l'incompétence, les privilèges et la misère. La volonté fière, souvent enthousiaste, qui existait chez les ouvriers de construire la société nouvelle a été tellement bafouée qu'elle fut repoussée à l'arrière-plan, on n'en parlait plus dans les ateliers qu'avec une ironie amère (et pourtant la reconstruction du pays et le développement de l'industrie montrent qu'elle existait). Se défendre contre le bureaucrate, soustraire ses muscles à son arbitraire devint la préoccupation dominante. Le rendement du travail s'établit à un niveau étonnamment bas. La perte de l'intérêt de l'ouvrier pour son travail, tant dans les fermes collectives que dans les usines, — perte d'intérêt matériel et psychologique — se manifesta par l'abstentionnisme, la baisse de la qualité, le rendement tendant toujours vers le bas. Le bureaucrate a réussi à rendre l'ouvrier si étranger à « son » usine et à cette sorte de « socialisme » et à le faire vivre si mal que les vols se multiplièrent d'une façon incroyable (on cite une fabrique de bas où il y eut 8 millions de zl. de vols). Les cadres et les techniciens en parlent comme d'une tare honteuse qu'il faut cacher à un étranger. Les ouvriers ne considèrent pas cette activité avec fierté, mais ils en font porter la responsabilité aux bureaucrates. Le dégoût qu'ils éprouvent pour elle ne fait qu'augmenter leur mépris et leur colère pour celui qui les amène à voler, alors qu'ils travaillent, « mais il n'y a plus moyen de vivre autrement ». Cette extension des vols est un signe capital, à mon avis, de ce qu'est le système bureaucratique.

\*\*

Ni la répression, ni les contrôles, ni le stakhanovisme, ni rien ne pouvait ni ne peut changer cette attitude du travailleur face à sa production — aussi longtemps que le bureaucrate dirige. Jamais je n'avais saisi plus concrètement à quel point la démocratie ouvrière n'est pas seulement une catégorie politique, mais une catégorie — une nécessité — économique. C'est un besoin profond, organique, de toute la vie sociale, de toute la marche vers le socialisme dans la dictature du prolétariat.

Si je me suis étendu quelque peu sur ce qui semble être le passé, c'est pour essayer de bien faire sentir qu'octobre n'a pas été seulement une révolte pour la liberté et le pain dans le sens d'une suppression de la police et de l'augmentation des salaires. Le pain n'est pas seulement celui dans lequel on mord. Ce mot englobe toute la volonté ouvrière d'avoir un autre place dans la production — de voir la production se dérouler de telle façon que l'on se dévoue pour une réelle reconstruction socialiste. Il est nécessaire d'insister sur cet aspect psychologique si on veut bien saisir pourquoi les conseils ouvriers occupent aujourd'hui une telle place dans la lutte.

## Les nouveaux rapports de l'ouvrier avec l'usine et avec le technicien

J'ai insisté déjà sur l'atmosphère de liberté à laquelle octobre a donné naissance. Mais que l'on puisse parler, penser et se réunir librement n'est un fait intéressant, notable que par rapport à ce qui existait avant octobre et qui continue à exister dans d'autres pays socialistes. Quand on vient de Paris, la liberté polonaise en tant que forme n'est après tout pas tellement dépayssante.

Seulement il ne s'agit pas de la forme mais du contenu de la liberté. En France et en Pologne elle recouvre deux réalités différentes. Octobre n'a pas seulement rendu la liberté, il a permis que se révèle ce qu'il y a de plus profond derrière.

Octobre a remis dans les consciences que ce pays est aux ouvriers, qu'il n'y a plus de patrons, c'est-à-dire ce que la dégénérescence bureaucratique avait fait disparaître des rapports vivants de tous les jours.

Il y a les grands problèmes politiques sur lesquels il faut raisonner froidement. Il y a des restes graves du stalinisme. Il y a les problèmes

## UN TROTSKYSTE

théoriques et tactiques qu'il faut aborder scientifiquement, mais avant il faut parler de la réalité telle qu'elle se présente. Cette réalité qui fait que, même seulement après un séjour de deux semaines à Varsovie, il faut se réadapter à Paris. Il est difficile de transmettre par écrit, de décrire comment on sent en Pologne qu'on vit sous la Dictature du Prolétariat. Je ne veux pas idéaliser ni camoufler tout ce qui reste à faire, mais tout cela ne peut faire oublier ni surtout ne dispense de parler du monde nouveau dans lequel on pénètre. Ici, à Paris, quelle que soit la force de la classe ouvrière et du mouvement ouvrier, ils sont « en dehors ». Le monde officiel c'est le monde ennemi. Ce qu'on dit dans la rue, au travail, dans l'autobus, est empreint du monde officiel. La Dictature du Prolétariat, avant même de se comprendre, se sent dans ce que le monde ouvrier est le monde officiel. Il ne s'agit pas de la politique des organisations ouvrières, bonnes ou mauvaises du point de vue des intérêts du socialisme, il s'agit du monde ouvrier tel qu'il est avec ses forces et ses faiblesses et c'est lui qui est le cadre des préoccupations, des discussions, qui donne leurs formes aux rapports et aux discours. Dans la grande cour de l'Université, entourée d'amphithéâtre, de bibliothèque et de laboratoires, une des maisons semblables aux autres, porte une plaque: « Comité de l'Université du Parti Ouvrier Unifié ».

Dans la Maison des Etudiants, un bureau parmi les autres (Club du Jaz, du cinéma, etc...) est celui de « Z.M.S. », la jeunesse socialiste. Dans les locaux de l'Université j'assiste, le lendemain de mon arrivée, à un débat-polémique entre deux professeurs de philosophie, Szaff et Kolakowski. Il y a environ 200 étudiants, soldats, professeurs très attentifs. On débat de la place du marxisme dans les sciences.

Comme partout, on lit le journal. Mais imaginez le métro où « France-Soir » serait remplacé par un journal socialiste. Imaginez les plus beaux cafés de Paris où des journaux ouvriers pointeraient au-dessus des consommateurs.

En France, lorsque des gens discutent et exposent des points de vue révolutionnaires en public, ils en éprouvent parfois une certaine gêne de toute façon, ils savent qu'ils font quelque peu scandale. Autour d'eux, l'opinion publique est étrangère. Mes voyageurs du train sont aussi détendus en parlant de l'avenir du monde que nos petits bourgeois le sont en disant du mal de leur voisin. Le Palais de la Culture à Varsovie est d'une laideur toute stalinienne, c'est néanmoins un des plus grands bâtiments de la ville et il contient des Instituts, des organismes scientifiques, tous appartenant au monde ouvrier. Tout cela n'a sûrement pas la rigueur d'une analyse scientifique, c'est tout de même ainsi que vous saute aux yeux qu'il n'y a plus de patron.

Ce fait qu'il n'y a plus de patron, vous le sentez aussi dans les usines. Avant toute analyse, dans les rapports entre les ouvriers, entre les cadres, etc... Encore une fois, je ne veux pas dire que tout est parfait, irréprochable, mais indiscutablement il n'y a plus de patron. Je parle avec le sous-directeur de « Zeran ». Des hommes en bleus entrent dans son bureau, en ressortent, lui posent des questions, parfois il les informe de qui je suis. Nous traversons la cour ensemble, des ouvrières le saluent, mais sans l'humiliante et hypocrite déférence de règle en France.

Ces mœurs, ces rapports humains, ne sont pas surajoutés, ne sont pas faits « pour être d'accord avec le gouvernement », vous les sentez réels, faisant corps avec toute la collectivité. Pour les extirper, pour extirper la dictature du prolétariat, il faudrait exterminer la majorité de la population. La Pologne est la Pologne nouvelle. La Pologne capitaliste est devenue impensable. Que la jeunesse, que les militants ouvriers, que la population laborieuse ne pensent plus au capitalisme que comme à quelque chose d'étranger, d'étrange en est déjà une preuve. Mais une preuve peut-être meilleure encore, c'est le fait qu'en parlant avec des anciens bourgeois, vous vous apercevez vite que s'ils regrettent le passé (« Ah! mon pauvre Monsieur, nous ne reconnaissons plus Varsovie... Ah! si vous aviez vu nos restaurants avant la guerre, etc... ») ils en parlent comme du paradis perdu et bien perdu. Je n'ai évidemment pas recherché la rencontre avec des réactionnaires militants, il y en a et certainement qu'ils font des